

Prologue

Petite, j'aimais jouer à la maîtresse. A peine avait-on fini d'apprendre l'alphabet à l'école que je l'enseignais déjà à mes amis du quartier encore au jardin d'enfants. Sur un morceau de bois faisant office de tableau je griffonnais avec des craies volées, des vraies, de toutes les couleurs : bleues pour les consonnes, rouges pour les voyelles, vertes pour les lettres doubles... Sous les yeux écarquillés de ces enfants encore innocents, je distribuais les notes, le plus sévèrement possible : quelle peine ils se donnaient pour avoir dix sur dix ! Avec l'apprentissage de l'anglais en cinquième, mon prestige de maîtresse est arrivé à son apogée. En vraie professionnelle du vol de craies de couleurs à l'école, je pouvais crayonner en rouge pour enseigner le *red* et en vert pour démontrer le *green* aux enfants malchanceux du quartier ; le sort les avait placés dans une classe où ils devraient apprendre le russe, tout comme moi d'ailleurs, si les efforts incommensurables de ma mère ne m'avaient arrachée de l'école du quartier pour me véhiculer vers une autre, grande, au milieu de la capitale !

Mais mon rôle de maîtresse ne se limitait pas à la période scolaire, il fleurissait de plus belle durant les vacances : j'organisais des cours de gym. Une boîte de conserve géante que j'assenais de coups avec un marteau sur mon balcon à cinq heures du matin faisait office de réveil ; mais après le deuxième jour personne ne voulait plus se réveiller et tout le quartier s'est plaint du bruit. J'ai remisé mon outil, et me suis passionnée pour les spectacles de théâtre dans l'après-midi qui n'ont pas eu une longue vie non plus. Or, je ne me décourageais pas, il restait encore le cirque, mon entreprise la plus appréciée, terminée d'une façon catastrophique : une grosse s'est cassé la jambe en faisant le grand écart, trop facile selon mon avis, et les enfants se sont tous détournés de moi. Je suis restée seule avec mes plans pour le bonheur des autres, ces autres qui ne se mouvaient pas assez bien, qui n'avaient pas la volonté de faire la gymnastique à cinq heures du matin durant les vacances d'été et qui n'apprenaient pas assez vite mes beaux textes pour les représentations théâtrales.

L'adolescence frappait à la porte, je suis restée seule avec mes pensées. D'où me venait cet élan éducateur, souvent mal orienté ? A la maison personne ne contrôlait mes devoirs, et on ne me réveillait jamais le dimanche avant onze heures du matin. Je grandissais comme l'herbe sous le soleil, dans le sens qui l'enchantait. Pas d'horaire chez nous, pas d'obligation de groupe ; on pouvait rester à la maison quand toute la famille était allée au cinéma. Pas d'exigence intellectuelle non plus. Le seul geste éducateur de ma mère, enseignante, consistait à m'enlever les livres des mains, car trop de lecture rend fou... Mieux valait jouer. Elle n'a pourtant rien réussi : je les lisais, ces maudits livres, en cachette et durant la nuit... Quant à mon père, tout ce que j'ai reçu comme éducation de sa part se résumait en une seule phrase : « ne mens pas », ce qui ne m'a sûrement pas empêchée de mentir, avec mauvaise conscience et autant de jubilation. Dispensé de l'enseignement pour ses idées dissidentes, mon père se contentait d'être professeur de l'humanité... dans ses écrits jamais publiés.

Moi, j'étais professeur non attitrée des enfants du quartier... quand ils en avaient bien envie. Mais ils n'en avaient pas souvent envie, les maîtres de l'école leur suffisaient largement. Plus ils grandissaient, plus leur enthousiasme envers mes craies de couleur diminuait, même si j'étais arrivée à m'en procurer des nuances rares, rose et violet ! Ils en avaient marre. Il m'a fallu me résigner : mon auditoire réclamait des contes et des histoires, pas du vocabulaire d'anglais. Je lisais beaucoup, et parfois j'inventais. Quand mon imagination tarissait, il me suffisait d'observer : chaque moment de vie offrait une aventure

pour en faire un récit. Les raconter m'a procuré une place parmi les enfants, cette place compromise et minée par la gymnastique, le cirque, l'enseignement, le théâtre. Mon élan d'éducatrice s'est achevé. Je ne proposais plus de projet collectifs, mais des rêves : je méditais avec les autres, je m'évadais avec eux dans des contrées inconnues – et c'était tout.

Petite, j'avais voulu transformer le monde : les enfants de mon quartier. Adolescente, je me suis limitée à former les goûts littéraires de ma meilleure copine, obligée d'écouter à contre-cœur des poèmes et des morceaux de romans qui me passionnaient. Adulte, je vise la transformation et la formation de moi-même. De mon ancienne ambition d'éduquer il m'est resté la passion de la vie humaine, de la contemplation, l'envie de raconter, de poser des questions. Ainsi sont nés les Récits d'éducation. Chaque morceau de vie est une leçon, un conseil, un avertissement. Un point d'interrogation. Une passerelle.